

Si vous pouvez lire ce texte, c'est que vous n'êtes pas abonné(e). Ou attendez-vous pour le faire ?
Frs 10.- au CCP 10-220 94-5

« *Strě prst skrz krk !* »
(Enfonce-toi le doigt dans la gorge, en tchèque)

15 septembre 1989
paraît six fois par an
troisième année

(Annonce)

De la coopérative à la "multinationale"

Le paysage culturel européen est en train de se modifier profondément. A l'Est, chaque jour se publient livres et journaux impensables la veille : aujourd'hui Soljenitsyne, demain Trotski ? A l'Ouest, une mentalité s'effondre : celle de la guerre froide, du complot permanent.

La librairie Basta !!! souhaite participer à cette évolution, à sa manière et la mesure de ses moyens. Concrètement, il s'agit de prendre une participation dans le capital d'une maison d'édition hongroise, les éditions Aura.

Cette maison d'édition, née au début de cette année à Budapest, est animée par d'anciens éditeurs du «samizdat» clandestin, qui avaient déjà notamment publié des traductions des romans de Milan Kundera.

Cependant la librairie Basta !!! ne dispose pas actuellement de suffisamment des fonds propres pour mener à bien ce projet de «joint venture», c'est pourquoi nous lançons une souscription en forme de vente symbolique. C'est en effet de Frs 20 000.- que nous avons besoin pour cette association avec une entreprise hongroise. Cette somme, intégralement versée dans le capital des éditions Aura, permettra de payer les droits de traductions d'auteurs occidentaux et d'acheter matériel moderne d'édition.

"Franchisez le Rideau de Fer tous les jours chez vous"

En exclusivité pour la Suisse romande

A partir du 28 septembre à 17h00
(apéritif avec un responsable des éditions Aura)

Mise en vente de morceaux du Rideau de Fer

Prix : Frs 25.- le centimètre
(à partir de 20 cm, les morceaux seront accompagnés d'un certificat d'origine)

Les pièces seront débitées à la librairie ou sur versement au CCP 10-29659-3
(Basta-Nouvelles éditions populaires, mention Hongrie)

Les réformes en cours actuellement en Europe de l'Est ne perdureront que si elles bénéficient d'une aide occidentale, sans celle-ci le regel ne tardera pas. Il n'est pas suffisant de laisser cela aux seuls gouvernants et banquiers, il faut encourager cette évolution à l'Est en tissant des liens personnels avec ceux qui nous sont proches, par exemple en allant les rencontrer si vous passez par Budapest...

Librairie Basta !!!
Rue du Petit-Rocher 4
Lausanne

Aura Kiadó
Lendvay Utca 20
Budapest

Est-il nécessaire ?

Est-il nécessaire de parler ici d'un ouvrage dont on sait qu'il va de toute façon figurer sur la liste des best-sellers ? Faut-il présenter au distingué lecteur *Une prière pour Owen*, de notre auteur fétiche John Irving, père du *Monde selon Garp* et de *L'œuvre de Dieu la part du Diable* ? Est-il utile de décortiquer l'ouvrage, pour en sortir les multiples raisons de courir l'acheter ? Pas vraiment. Je di-

rai simplement à ceux qui vont l'acquérir : attention aux bras, attention aux mains, attention au sport, et comprenez qui lira...

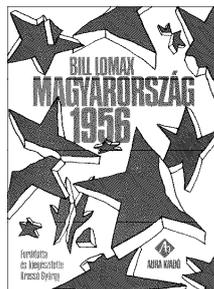
J. C. B.
John Irving
Une prière pour Owen.
Seuil, 1989, 568 p. Frs 40.20
En anglais:
A Prayer for Owen Meany.
Bloomsbury, 1989, 543 p.

Les publications d'Aura

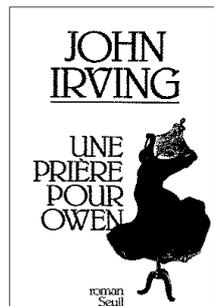
Le premier livre publié par les éditions Aura a été la traduction hongroise de l'ouvrage de Bill Lomax, *Hungary 1956*, paru en 1976 à Londres chez Allison & Busby. Il a été tiré à 70 000 exemplaires et se trouvait en vitrine dans toutes les librairies de Budapest cet été. Est paru ensuite *301*, du numéro de la parcelle anonyme du cimetière de Budapest dans laquelle étaient enterrés Imre Nagy et ses compagnons; ce livre retrace les différentes manifestations pour leur réhabilitation. Sont en projet un recueil de poèmes de György Pétri, une enquête historique sur une intervention de l'armée hongroise dans une ville minière en 1956, un recueil de photos du poète János Pilinszky, un album de caricatures du dessinateur dissident soviétique Syssoiev et des traductions d'auteurs d'Europe orientale ou occidentale.



Eva Kapitány
301
Aura, 1989, 108 p., 195 forints
(en hongrois)



Bill Lomax
Hungary 1956
Aura, 1989, 288 p., 108 forints
(en hongrois)



L A D I S T I N C T I O N a deux ans !

Pour qu'elle continue,

abonnez-vous, réabonnez-vous,
abonnez vos collègues,
vos voisins, vos enfants,
abonnez vos ennemis,
mais abonnez-les tous !

Frs 15.- au CCP 10-220 94-5

(un bulletin vert est encarté dans ce numéro)

Signez tous la pétition pour sa réintégration !

«Après l'annonce de l'exclusion du Parti communiste internationaliste (PCI) de l'historien trotskyste Pierre Broué coupable, aux yeux des dirigeants de ce parti, d'avoir donné une conférence sur Léon Trotski à l'invitation de la Nouvelle Action royaliste (NAR), cette organisation déclare : "L'historien Pierre Broué a été invité à présenter sa biographie de Léon Trotski. Il serait absurde d'en conclure que la NAR est devenue trotskyste, ou que Pierre Broué a renié ses convictions. Il est aberrant qu'une exclusion sanctionne la présentation d'une recherche historique et la libre confrontation qui a suivi."»
Le Monde, 25 juin 1989



«Colonel, vous prenez à partir de maintenant le commandement d'une unité mixte. C'est à dire civils et militaires. Est-ce que ça pose pour vous un problème particulier ? - Je ne crois pas que ça me posera des problèmes parce que avant que je sois rentré comme instructeur dans l'armée, j'étais chef du personnel dans une banque à Bâle. J'ai eu l'expérience depuis la comment qu'on doit parler avec des femmes : c'est pas le ton militaire.»
Colonel chef du corps suisse super RSR 1, 26 mai 1989

«J'ai déjà visité plusieurs écoles de recrues, j'ai bien vu que les jeunes ne sont, pour la plupart, pas fanatiques. C'est normal, je ne l'étais pas non plus, à l'époque.»
Kaspar Villiger, cons. féd.
in 24 Heures, 19 août 1989

«Je me suis revue, sur la place Tian An Men, le jour où je suis aller me recueillir sur la dépouille de Mao. Je ne sais pas si j'aurai jamais l'occasion d'y retourner. Si cela devait m'arriver, je n'entrerais plus dans le mausolée. C'est à l'extérieur que je me recueillerais, en pensant que chacun des dix mille pots de fleurs qu'on aura réalignés là représente le mausolée d'un de ceux qui se sont dressés, bras ouverts, avec la seule force de la parole et de la pensée, contre une répression pour laquelle il ne saurait y avoir de circonstances atténuantes et que rien ne justifiera jamais.»
Anne Cunéo
in Construire, 5 juillet 1989

«Et les apôtres à leur tour, ces coadjuteurs et successeurs de Jésus, ont comparé les rapports du Christ et de l'Eglise à ceux de l'homme et de la femme dans le mariage. Dans cette comparaison, le mari renvoie au Christ et l'épouse

à l'Eglise. Or cette image est faussée, si la femme se met à réfléchir le Christ plutôt que l'Eglise: c'est alors l'Eglise qui devient le Seigneur, et le Seigneur qui est soumis à l'autorité de l'Eglise. Le monde renversé !»

R. Barilier, pasteur
in Nouvelle Revue de Lausanne
5 août 1989

Un lecteur, fin dialecticien, nous a fait parvenir la nomination suivante :

«En le couple moyen/fin - bien qu'un schéma même non linéaire de causalité soit plus heuristique qu'explicatif - l'économique représente le premier terme, le politique le second, tout comme le second nécessite le premier pour asseoir sa domination, en une continue interpénétration dialectique, parce que l'économique se détermine comme, si l'on ose abruptement l'écrire, infrastructure de la force.»
J. Slavovitch Grin
in Une Suisse sans armée
1er juin 1989

(Publicité)

Sciences sociales
Tiers-Monde
Littérature
Théâtre
BD - polar

à la

commandes rapides
10% étudiants

Librairie Basta !!!
Petit-Rocher 4
1003 Lausanne
Tél. 25 52 34

S'il vous plaît, lisez Henri Calet !

A côté des nombreux écrivains panthéonisés dont on se dit qu'il faudra bien finir par les lire, à côté des stars médiatisées attendent une pléiade d'auteurs passant pour mineurs, ou tout bonnement oubliés, voire ignorés. Souvent il suffit de peu pour qu'un auteur renaisse. Ici c'est quelques textes réédités sous la forme d'un joli livre des éditions Le Dilettante, *Poussières de la route*, qui m'a mis la puce à l'œil.

Henri Calet est de ces quasi-inconnus et cela me navre. Il est évidemment profondément injuste que tant de fins lettrés soient privés de sa lecture, mais plus sincèrement la moitié de ses œuvres sont épuisées et seule un peu de pression populaire ferait rééditer les livres que je dois m'échiner à retrouver chez les bouquinistes. C'est une lecture à accoutumance, il faut donc que je lise au plus vite d'autres Calet: voilà pourquoi je milite en faveur de ses quelques livres disponibles.

Dans des chroniques de voyage, dans Paris qu'il parcourt en tous sens et jusqu'en Amérique latine, ou dans ses romans en bonne partie autobiographiques, Calet décrit le monde et les gens qui l'entourent avec un regard et une plume inimitables. Se laissant glisser dans l'espace et le temps, comme flottant, indécis, ce voyageur timoré est un bel exemple d'anti-aventurier. Et si souvent ce qu'il exprime nous semble si juste c'est peut-être que: «Je ne sais pas très bien mentir, je n'en tire aucun orgueil. C'est plutôt une déficience comme d'autres ne savent pas nager. D'ailleurs je ne sais pas nager non plus.» (*Grandes largeurs*, p.23)

Cette innocence qu'il sait si bien faire résonner, cette naïveté qu'il applique comme un révélateur sur ce qui l'entoure, alliées à une profonde sympathie pour ses semblables mais à des pointes d'ironie acide aussi, donnent à ses écrits un charme époustoufflant.

Calet affectionne aussi les angles de vue les plus saugrenus, surprenant son lecteur en s'enthousiasmant pour des détails qui semblent tout à fait périphériques et anodins. Un peu comme l'enfant qui s'intéresse moins au bonbon qu'il suce qu'à l'emballage qui l'entourait.

Ainsi se rendant en Suisse, sitôt passée la frontière, Calet se précipite dans un tabac, impatient de savoir à quoi ressemblent les paquets de cigarettes et d'allumettes dans ce pays! C'est aussi que notre Confédération le fascinait étrangement, à sa manière, qui lui valut quelques lettres d'insultes: «La ville de Territet possède un urinoir tel que je n'en ai pas vu autre part... lorsque vous avez fini, précisément, une trombe d'eau écumante jaillit, d'on ne sait où, sans que vous ayez touché à aucun bouton ni rien tiré. On reste là, pris dans un sortilège» (*Rêver à la Suisse*, p.46) mais aussi plus loin: «Comment ne pas s'attacher à ce pays où l'on meurt en cueillant des edelweiss, romanesquement...» (*idem*, p.69)

Parfois même sa parole se fait critique et prophétique: «Un seul point noir: les uniformes de l'armée suisse. Ils rappellent par trop la couleur grise et la coupe d'autres vêtements que nous avons beaucoup vus durant des années. J'avais l'impression que l'Oberfeldwebel Petersen était continuellement à mes trousses. Si j'osais formuler une requête, je proposerais que l'on habillât les soldats suisses de tenues plus vives: du rouge, du bleu, du jaune, par exemple...ou bien, plus d'uniformes ni de soldats du tout. Je m'avance un peu, sans doute.» (*idem*, p.70-71). Votons oui en novembre, pour une petite gâterie posthume à Henri Calet!

Ilya a aussi un Calet politique, bien que cet aspect ressorte peu évidemment dans ces textes. Collaborateur à *Combat*, défrisé comme tant d'autres par la révolution russe, il incarne plutôt un regard depuis le bas, fait entendre la parole d'un fils de pauvres qui n'aurait pas dû y avoir droit.

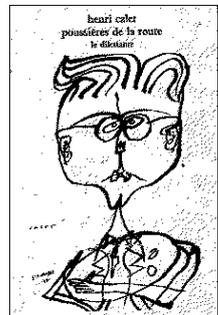
Cet ethnologue de basse extraction se promène parfois dans les quartiers de la Haute: «S'il nous était permis de nous installer à demeure dans ces quartiers élégants, peut-être, dans cette climature, deviendrions-nous rapidement des personnes présentables. Je crois au tellurisme. Nous finirions par acquérir des pensées neuves et bourgeoises, correctes pour le moins, comme sur mesures, au lieu de ces idées de confection que nous portons.» (*Les Grandes Largeurs*, p. 28)

Perpétuellement en déca-

lage, cultivant ses traits de caractère qui le mettent en situation d'étrangeté, Calet rend passionnantes les choses apparemment sans importance, les existences humaines les moins dignes d'attention pour la Littérature. Certaines de ses réflexions, immoral-écologistes témoignent d'une lucidité sur l'âme humaine propre à remplir le lecteur de tendresse pour cet homme parfois trop sensible: «Guerre au taudis! Bravo! Mais, si cela continue, il n'y aura bientôt plus le moindre recoin d'homme au monde où l'on puisse aller se cacher des autres lorsque l'on a l'âme un peu sale.» (*Poussières de la route*, p. 9)

Maintenant à vous de jouer. Pour votre plaisir d'abord, et pour le mien plus tard, commencez par n'importe lequel des livres ci-dessous: ils sont tous bons!

C. P.



- (Œuvres disponibles de Henri Calet:)*
- Poussières de la route**
Le Dilettante, 1989, 64 p., Frs 19,00
 - La Belle lurette**
Gallimard, 1981, 215 p., Frs 9,40
 - Le Bouquet**
Gallimard, 1983, 309 p., Frs 10,30
 - Rêver à la Suisse**
Pierre Horay, 1984, 104 p., Frs 12,10
 - Le Tout sur le tout**
Gallimard, 1983, 273 p., Frs 10,00
 - Monsieur Paul**
Gallimard, 1981, 329 p., Frs 23,00
 - Les Grandes largeurs**
Gallimard, 98 p., Frs 8,20
 - Peau d'ours**
Gallimard, 162 p., Frs 8,20
 - Acteur et témoin**
Mercurie de France, 1959, 248 p., Frs 21,00
 - Cinq sorties de Paris**
Le Tout sur le Tout, 1989, 96 p., Frs 22,90

A nos chers zabonnés :
par avarice, nous n'envoyons pas de rappel de fin d'abonnement au cours de l'année. Par paresse, nous préférons un réabonnement général en septembre, c'est pourquoi un bulletin vert est encarté dans ce numéro. L'étiquette vous indiquera si votre abonnement est échu.

LADISTINCTION

Frs 15.-
au CCP 10-220 94-5

L'anti-révolution

De la révolution mexicaine et de la guerre civile anticléricale qui la suivit (1910-1929), on n'a en mémoire généralement que la lippe de Brando dans *Viva Zapata!*, Bardot à la mitrailleuse dans *Viva Maria!* ou les trains blindés de *Il était une fois la révolution*. Elles se résument à un vaste western pittoresque, ce qui est anachronique et méprisant. Un peu comme si, de tout l'empire romain, on ne retenait que *Ben Hur*.

Un livre de mise au point, clarifiant les personnages et les événements de cette période imbrogliesque est donc le bienvenu, qu'il soit destiné aux adolescents et au grand public ne peut qu'ajouter à ses qualités. L'illustration en est magnifique, même si, précédé de détestable, certaines très belles photos en noir et blanc du début du siècle perdent tout relief du fait d'un coloriage stupide (besoin de justifier la quadrichromie ou gloire de faire aussi moche que les Américains?).

On n'y trouvera malheureusement pas les chapitres nécessaires sur la question agraire, les rivalités impérialistes pour le contrôle du pétrole mexicain et l'influence des Etats-Unis, mais une information de base sur les luttes politiques et les conflits militaires de l'indépendance à nos jours. Révolution sans principes, nationaliste et confuse, l'apocalypse mexicaine s'embrase de la lutte des classes, de toutes les factions et de toutes les ambi-

tions. Cette anti-révolution aboutit, après vingt ans de déchirements, au pouvoir de l'in vraisemblable *Parti révolutionnaire institutionnel*, véritable contre-tens ubuesque.



Série «Le-Général-aux-Lunettes-noires»: Victoriano Huerta, dictateur mexicain (1913-1914)

A l'heure où tous les Cafés du Commerce de la planète ergotent sur les morts de la Terre (250 000 à tout casser, pour 28 millions de Français), il est bon de rappeler que l'anti-révolution mexicaine a fait un million de victimes pour quinze millions d'habitants.

C.S.



Bernard Oudin
Villa, Zapata et le Mexique en feu
Gallimard, 1989, 176 p., Frs 18,10

Du crétinisme !

Un mot de trop coule un bateau

Je ne sais trop par qui (ou par quoi) commencer. Par *Mancuso*, l'agent de police, qui, puni par son chef, doit arborer chaque jour un nouveau déguisement et qui, tentant en vain d'arrêter un suspect, finit par attraper un rhume carabiné dans les toilettes publiques? Par *Miss Trixie*, qu'on ne met pas à la retraite (pour son bien, naturellement) mais qui est si gâtée qu'elle en oublie de s'habiller le matin? Par *Myrna*, en croisade (théorique et pratique) pour convaincre l'univers que la révolution sexuelle est la seule voie? Par *Mme Reilly*, qui, veuve jusque-là guère joyeuse (mais piccolante), découvre soudain les joies du bowling? Par les *Pantalons Lévy*, l'entreprise la moins performante que l'univers ait jamais porté, et qu'un journal (concurrent, mais néanmoins ami) n'hésiterait pas un instant à nommer la *non-entreprise* de l'année? Ou encore par *M. Claude*, le vieillard le plus anticommuniste primaire que la terre ait jamais porté et qui ne cesse de faire les yeux doux à la veuve piccolante?

Non.
Aucun de ces personnages ne fait l'affaire. Un seul domine réellement cette histoire, de tout son poids. *Ignatius J. Reilly*, sans équivalent dans la littérature: obèse, obscène, hautain, pervers, délirant, désagréable, idiot, idéologue et tapeur. Encore plus insupportable que votre cousin Raoul (oui, celui qui a des boutons sur le nez et qui ne se lave jamais), plus sermonneur que votre tante Dorothee (oui, celle qui veut toujours tout vous expliquer et ne cesse de vous reprocher votre mode de vie), *Ignatius J. Reilly*, à lui seul, vaut le détour de ce livre en tous points remarquable.

Un *Viva Zapata et le Mexique en feu* de Bernard Oudin, roman, s'est suicidé sans bruit un instant qu'il serait publié. Il n'y aura donc pas de suite aux aventures d'*Ignatius J. Reilly*... Dommage!



John Kennedy Toole
La conjuration des imbéciles
10/18, 1989, 478 p., Frs 12,10

(Annonce)

Exposition

Françoise DUPERTUIS
Papiers peints

du 22 septembre au 14 octobre

Philippe VISSON
Antiporraits

du 20 octobre au 18 novembre

Galerie Basta
Petit-Rocher 4, 1004 Lausanne

Du lundi au samedi de 13h30 à 18h00

(Publicité)

CITY
CINEMA CLUB

Avenue de Lavaux 36 1009ully
28 69 69

UN CINEMA QUI FAIT TOUTE LA DIFFERENCE

Programmation de qualité et projection soignée

Fas d'entrées pendant les fêtes (sauf enfants)

Uniquement des versions originales (sauf enfants)

Prix spéciaux: Etudiants 5000frs-carte City-Orgegnone: 8 francs (tous les jours)
Séances de 18 heures: 7 francs

Le ventre des philosophes

Esthètes décadents ou cinémas invétérés, vous avez tous, sous l'expertise direction de Peter Greenaway, sondé le bedon de l'architecte et ses troubles intestins. Mais voici qu'en hommage à un défunt ami, libraire et cuisinier, et en souvenir d'un infarctus essuyé à 28 ans, Michel Onfray, philosophe lui-même, nous propose une gastroscopie du ventre des philosophes. Même ceux qui n'ont pas l'âme tripale ni ne se signalent à l'attention de leur entourage par quelque perversité remarquable (onychophagie, coprophagie, nécrophagie, hémaphagie...) ne laisseront pas de s'y intéresser.

La grande rumination

Manger — c'est un truisme de le dire — engage notre rapport au monde et à notre être le plus intime. Et de même qu'ils ne peuvent s'empêcher tout à fait d'ingérer, les philosophes ne sauraient s'abstenir de raisonner sur le sujet. La visite guidée de Michel Onfray comporte sept haltes, toutes assez croquignoles.

D'abord Diogène, instincto-thérapeute avant la lettre, apôtre forcené du cru et contempteur de toute cuisson, qui abominait le feu prométhéen, symbole de notre décadence. Cet original se pignochait volontiers sur l'agora en expliquant : «Plat au Ciel qu'il suffit aussi de se frotter le ventre pour ne pas avoir faim.» Selon Plutarque, qui ne l'aimait guère, il serait mort après avoir absorbé un poule cru. Serait-il pareillement décédé s'il avait mis en pratique l'homophagie dont il se réclamait ?

Rousseau, lui, ne rêve que laitages. Il déconseille vins et viandes qui échauffent le tempérament. Il oppose les carnivores-guerriers aux végétariens-pacifiques. Il veut réformer les mœurs par la frugalité. Onfray condimente son chapi-

tre de quelques citations savoureuses du Genevois et rappelle, pour finir, les noms de deux herbivores fameux : Saint-Just et Adolf Hitler...

On peut s'étonner que Michel Onfray ait épinglé sur sa panoplie Immanuel Kant. C'est que, selon son biographe Arsénij Goulyga, le maître était hypochondre, souffrait de constipation et même, la trentaine passée, «s'abreuvait tant dans l'un des cafés qu'il fréquentait avec habitude et modération qu'il ne put retrouver son domicile sis Magistergasse à Königsberg.» Pour s'en tenir à l'avéré, on dut à ces circonstances contraaires quantité d'observations hygié-



A table : Pancho Villa, le président Gutiérrez et Emiliano Zapata (1914)

niques de la part du philosophe, un *Essai sur les maux de tête*, ainsi que cette définition de l'ivresse qu'aucun poivrot ne saurait répéter sans bafouiller : «l'état contre nature fait de l'incapacité à ordonner ses représentations sensibles selon les lois de l'expérience, dans la mesure où cet état résulte de la consommation démesurée d'un breuvage.» Quant aux rapports qu'il conviendrait de nouer entre la constipation de Kant et son impératif catégorique (2), la question divise encore les exégètes.

A lire et à déguster

Entrer dans *L'imaginaire des nourritures* c'est entrer dans le monde du symbole où la métaphore joue le rôle de pivot entre la chair et l'esprit.

Simone Vierne, sur les traces de Bachelard, Eliade, Dumézil, Durand, réunit dans cet ouvrage un certain nombre d'articles sur la dimension socio-culturelle de cette préoccupation basement matérielle et quotidienne qu'est la nourriture.

Une première série d'articles nous introduit par papiers vers le spirituel en mettant en évidence comment les préoccupations carnassières de nos ancêtres ont pu créer des représentations hautement symboliques n'ayant plus rien à voir avec l'acte de se rassasier. On apprend par exemple, que le bœuf qui représentait un menu d'exception jusqu'à la fin du Moyen-Age fut à l'origine de la première lettre de notre alphabet. La lettre «A» symbolisant la tête du bœuf «est très reconnaissable si on la redresse pour lui faire faire en sens inverse le demi-tour que les scribes lui imposèrent insensiblement au cours des siècles».

D'autres auteurs nous faisant passer de la table à la

toile, nous font découvrir la linguistique des symboles oraux (nature morte) et leur caractère sacré (la Sainte Cène). Tandis que les natures mortes renvoient celui qui les contemple à ce qui pourrait être l'ultime destin, la mort, l'au-delà... la Sainte Cène exprime au contraire (par delà l'attente de la mort), une profonde envie de vivre.

Une troisième série d'articles met en évidence les liens subtils qui existent entre la pulsion orale et le discours, tel Sade qui se complaisait à décrire ses orgies alimentaires, alors qu'il était détenu à la Bastille.

Enfin, la dernière partie de l'ouvrage s'attache à évoquer les racines de la quête spirituelle, dont le but ultime est de vaincre la mort. Au cours de l'histoire, les peuples ont développé un riche symbolisme mis en scène par des rites mystérieux associés à la nourriture. Cette association entre le rite et le drame qu'il était censé jouer trouve sa pleine signification dans l'équation nourriture égale vie.

A lire et à déguster

N.C.

L'imaginaire des nourritures
Textes réunis par Simone Vierne
PUG, 154 p., Frs 33,20

Dis-moi ce que tu manges, je te dirai ce que tu es.

Brillat-Savarin (1)

Suit un chapitre désopilant et irrésistible sur Charles-Louis Fourier qui voulait «organiser la voracité générale» conformément aux lois de l'Harmonie substantiées, pour ainsi dire, dans le «petit pâté pivota». Pour votre gouverne, vous pouvez toujours en retenir ce précepte, emprunté par Fourier à Sanctorius, qu'«un coût modéré dilate l'âme et aide à la digestion». Comme le note finement Michel Onfray «Il faudra savoir inviter les femmes à remplir leur rôle apéritif.»

mescaline «vraiment convaincu qu'une langouste trottnait derrière lui».

Manducation, défécation... il ne s'agit pas là d'actes neutres et, ne l'eussions-nous compris déjà, que Michel Onfray nous en apporte une preuve supplémentaire dans son chapitre conclusif. Relisez Sade, par ailleurs si conformiste au quotidien sur le plan alimentaire, chez qui au fil des pages on note la succession d'ingestions inattendues qui vont de celle du mangeur de morve à celle du mangeur d'embryon en passant par l'avaléur de salive, de pus, de sperme, de pets, de menstrues, de larmes, de rots, de pâtes de coquilles, d'étrons glacés, de nourritures prémâchées et de vomis (4). Ou méditez à l'inverse ce mot de Valentin sur Jésus : «Il mangeait et buvait, mais ne déféquait pas. La puissance de sa continence était telle que les aliments ne se corrompaient pas en lui, puisqu'il n'y avait en lui aucune corruption.» A la lecture de telles véanies, on se dit que l'homme a décidément bien du mal à assumer son animalité. L'on se surprend même à rêver d'un Rabelais réincarné qui nous concocterait des repas gigantesques et (sans forcément faire sien le mot de Samuel Beckett, lequel — repensant la question ontologique sur le fondement — voit dans l'émonctoire «le vrai portail de l'être») on regrette que ce même Rabelais ne soit plus là pour nous enseigner le chier-vrai ni «l'art du torchecul».

Le porcécité

Survolons allègrement Nietzsche, exécuteur de la bière et du régime végétarien qu'il assimile à la «macédoine socialiste», pour aborder un chantre de la modernité à tout crin — cuisine nouvelle et guerre mécanique confondues : le futuriste Marinetti. Celui-ci invente le porcécité : «Un saucisson cru épluché servi directement dans un plat contenant du café très chaud mélangé à une grande quantité d'eau de Cologne.» Reformulant à sa manière les apophtegmes de Brillat-Savarin ou Feuerbach, Marinetti constate qu'on pense, on rêve et on agit selon ce qu'on boit et ce qu'on mange.» Soucieux de remuscler l'Italie, il vitupère l'ingestion de pâtes qui produit un corps «cubique, massif, plombé de compacité opaque et aveugle» et souligne les vertus du riz dont la promotion s'avérerait, d'ailleurs, favorable à la balance commerciale italienne !

L'étron et le nanan

Sartre enfin, dégoûté par les crustacés dont il faut extirper la chair (minéral dehors et viscosité dedans) et qui amalgame, dans une même répugnance, l'acte de manger et la copulation. Il voit dans le sexe féminin une «bouche vorace» et traduit ainsi, en jargon philosophique, la manducation : «boucher le trou, c'est originellement faire le sacrifice de mon corps pour que la plénitude d'être existe, c'est-à-dire subir la passion du Pour-soi pour façonner, parler et sauver la totalité de l'En-soi.» Distancié de son corps et des besoins naturels, le célèbre strabique nobélisé les perçut surtout comme importuns, voire nauséux. L'auteur de *L'Être et le Néant* a le nanan doucêtre et l'étron triste. Mais il fut bien puni au moins de son dédain pour les homards puisque, comme nous le rapporte la grande Sartreuse (3), il se trouva après une expérience sous

Le travail de l'avorteur

Les médecins écrivent peu. Il y a pourtant une tradition française du médecin-écrivain, de l'antisémite Céline à l'académicien Delay... Le regard clinique, la position si particulière du soignant face à l'humanité, dont il est proche parce qu'il la soigne, voire la guérit, mais dont tout son langage, comme le cocon social de ses trop longues études, l'en éloigne (1).

Cette distance au monde ne caractérise pas forcément le style de tous les écrivains-médecins, mais parcourt tout l'ouvrage de Martin Winckler.

La vacation est peut-être le roman le plus douloureux (et le meilleur) que j'aie lu depuis longtemps. Moralement, mais aussi physiquement, parce que j'en ai fini la lecture avec le ventre crispé et la nuque raide. La vacation raconte le travail de l'avorteur. Pas de mévierrie, pas de morale, pas un mot qui pourrait donner prise aux adversaires de l'IVG, puisque la pudeur technocratique nomme ainsi l'avortement.

Un récit terrible, qui met le lecteur à la place du praticien : «Ta main va et vient, tirant tournant poussant la sonde, afin que les deux bouches, lâbas au bout, se collent à toutes les faces de la cavité. Ta main va et vient, poussant tournant tirant dans le grondement de la machine, les borborygmes, les bruits de suction, et tu taches de repérer ce qui s'écoule entre tes doigts...» (2). Dans un monde où l'on recommence à faire des enfants, cette mise en jeu mange l'esprit. On se demande si on ne va pas poser l'ouvrage, arrêter, ne plus penser à ça, oublier, sortir. Le talent fascinant de Winckler l'interdit et on ne peut que continuer. Il ne s'agit pas ici d'une autobiographie plate, mais bien d'un grand roman, qui n'a rien à envier à la production littéraire contemporaine.

Car le récit de l'avortement, va de pair avec celui de la création, littéraire celle-ci. Le médecin écrit, a besoin d'écrire, parce qu'il vit son travail dans une solitude de conscience éfrayante et que l'écriture est le seul moyen de s'en décharger, un peu. Alors les notes jetées au sortir de l'hôpital deviennent un manuscrit ordonné, et l'avorteur donnera quand même naissance à quelque chose... (Je ne dirai rien de la fin du livre.)

Winckler nous arrangerait beaucoup en glissant, ne serait-ce qu'au détour d'une page, d'une ligne, qu'il condanne, qu'il soutient l'avortement pour des motifs X ou Y. On le sentirait alors plus proche de nos convictions théoriques, morales ou politiques, on se sentirait alors plus loin du champ stérile et de la banale salle de soins (3). Mais non, rien que cette minutie, cette précision et cette distance, ces mots qui disent ce qui se passe dans les faits, sans dire ce qui se passe dans la tête. Mais peut-être est-ce parce qu'il ne s'y passe rien et que les questions que nous nous posons ne font pas partie du monde de celui dont l'avortement est le travail et non un sujet de conversation militant ou mondain. Eloignement du monde, je dirais aliénéation, si le terme

n'était pas si galvaudé.

Nous voici donc à la place du médecin (4) qui avorte, qui ne dit rien de ce qu'il ressent, mais dont l'angoisse court les pages, et qui la noie, dans la plus pure tradition des carabins, dans l'ironie et le détail technique. Une preuve ? Le titre même. La vacation, suggère le remplacement, la tâche accomplie à la place d'un titulaire et renvoie dans son étymologie au vide : celui qui est comblé dans le planning hospitalier mais aussi celui que l'on fait dans le ventre des patientes. Une autre preuve ? Personne ne s'appelle Martin Winckler : c'est le nom d'un personnage de *La Vie Mode d'emploi* (5)...

J. C. B.

Martin Winckler

La vacation

Roman



POI

La vacation

P. O. L. 1989, 203 p. Frs 24,10

(1) Qu'on songe à la manière qu'ont souvent les médecins de parler de leur malade, de moi, de vous, à la troisième personne, en ma, en votre présence : «il se plaint du ventre», «elle a mal à la tête depuis avant hier...» Peut-on imaginer une prise de distance plus radicale ? Je ne dis rien du vocabulaire médical, qui fait que le médecin doit régulièrement expliquer, traduire ce qu'il vient de dire, de diagnostiquer à son patient.

(2) On notera que cette technique littéraire est semblable à celle de Butor dans *La Modification*.

(3) L'avortement par la méthode Karman (aspiration) ne semble pas exiger une salle d'opération semblable à celle où on vous a enlevé l'appendicite. La proximité du médecin et de la patiente, toujours consciente, donne à l'opération la dimension d'une éfrayante routine.

(4) En écrivant ces lignes j'en viens à me demander si Winckler est bien médecin, non que je mette en doute la précision de ses descriptions opératoires, mais parce qu'il est presque trop bon écrivain. Cependant, je ne vois pas quel auteur français pourrait aujourd'hui produire une vacation.

(5) Les références littéraires ne manquent pas dans *La vacation*. On a déjà signalé Butor et Pérec, on n'oublie pas John Irving dans *L'œuvre de Dieu*, la part du *Diable* : le docteur Larch avorte les femmes qui ne veulent pas d'enfant, et recueille les orphelins.

Tout augmente... même

L'ADISTINCTION

Frs 15.-
au CCP 10-220 94-5

Vers la lumière par l'obscur...

Trois heures du matin. La vingtaine de guérilleros de la colonne sentieriste fait se rassembler sur la place tous les habitants du village. Harangue politico-mystique, «jugement populaire» et exécution d'un fonctionnaire ou d'un petit commerçant, voire des «traîtres» s'il ne s'agit pas de la première visite, enrôlement forcé de quelques jeunes gens, extorsion de ravitaillement. Et la colonne se replie. Quelques heures ou trois jours plus tard arrive un détachement de l'armée, qui exécute les «traîtres» coupables d'avoir «accueilli» et nourri les subversifs, qui torture quelques «suspects», qui brutalise la population effrayée pour obtenir des renseignements, qui viole quelques femmes pour se dédommager du dérangement. Puis les soldats se retirent, laissant le terrain libre pour une nouvelle incursion du Sentier Lumineux. Le cycle peut alors recommencer. Comme le déclarait le général Cisneros, ministre de la guerre du gouvernement Belaúnde : «les paysans doivent choisir dans quel camp ils veulent mourir».

C'est là le cas de figure le plus simple et le moins meurtrier. Parce que lorsque le Sentier joue d'antagonismes ancestraux pour lancer une communauté contre une autre, ou lorsque l'armée affolée applique la stratégie du «60 x 3» : «Puis-ils ont les mêmes caractéristiques que les habitants de la sierra, il faudra tuer soixante personnes pour éliminer trois sentieristes, et dire évidemment que c'étaient soixante sentieristes»...

C'est l'histoire de cette sale guerre, qui dure maintenant depuis neuf ans, que relate ici Hertoghe et Labrousse. Après avoir rapidement évoqué les premières guérillas péruviennes de 1965, ils s'attachent sur les luttes qui, dans les années 70, déchirent les diverses organisations étudiantes marxistes de l'université d'Ayacucho, d'où naît le Sentier Lumineux. Dirigé par Abimael Guzmán, le *Président Gonzalo*, le mouvement déclenche la lutte armée en mai 1980, au moment où le Pérou retrouve un régime démocratique, après douze ans de dictature militaire. Les premières années de cette «longue marche» andine sont favorables au Sentier, qui s'attire les sympathies paysannes en exécutant des propriétaires terriens, des policiers ou des voleurs de bé-

«Jusqu'au jour où, après avoir réussi à déstabiliser totalement le pays, le coup d'Etat militaire tant attendu par le Président Gonzalo aura lieu, frappant d'abord la gauche légale; le Sentier lumineux représentera alors la dernière alternative...»

tail. Mais le moralisme strict que les sentieristes imposent dans les régions qu'ils contrôlent provisoirement, l'interdiction des cultures excédentaires destinées à être vendues au marché—dans l'optique de l'encerclement des villes par les campagnes, il s'agit d'affamer les centres urbains—et l'enrôlement forcé de jeunes gens ternissent rapidement l'image de redresseur de tort du Sentier. Et lorsque l'armée apparaît, les sentieristes abandonnent à la répression les communautés qui les ont accueillis.

A partir de 1983, bousculé par les militaires dans les zones d'urgence des Andes, contenu dans les régions où le mouvement populaire est bien implanté, redouté par des communautés indiennes qui ont pu mesurer les malheurs qu'elles s'attirent en aidant des guérilleros, le Sentier semble en mauvaise posture. Mais l'armée est incapable de profiter de la déception qu'a suscitée chez les paysans l'attitude du Sentier. Au contraire. Conseillés par des experts israéliens, les spécialistes péruviens de la contre-insurrection estiment qu'il «faut réduire les subversifs à leur noyau dur en imposant à la population une plus grande terreur que le Sentier Lumineux». Comme le Sentier va répondre à cette répression aveugle par une brutalité tout aussi sanglante afin d'obliger les indécis à choisir leur camp, tout est en place pour le massacre des innocents.

A la fin 1987, alors qu'attentats, accrochages et massacres continuent sur les plateaux andins, le Sentier amorce un important virage doctrinaire : «prendre les bidonvilles comme bases». Tournant peu étonnant, si l'on songe à l'exode rural massif des dernières années en direction de la capitale : en 1989, un Péruvien sur trois vit à Lima et un Liménien sur deux vit dans l'un ou l'autre des huit cents bidonvilles qui ceinturent la ville. Voilà pourquoi la guérilla décide de «déplacer des combattants des campagnes vers les villes». Avec un succès à la hauteur du potentiel de désespérance que recèle ces zones urbaines sinistrées : le Sentier a accompli ces

Hertoghe & Labrousse, p. 179 dernières années un «grand bond en avant», dont les deux journalistes s'attachent à montrer les nombreux signes.

Tout en retraçant ainsi le développement du Sentier, Hertoghe et Labrousse s'interrogent sur la base sociale du mouvement, moins paysanne que petite-bourgeoise méritée, sur le millénarisme de ces guérilleros sectaires qui non content de s'en prendre aux centres de recherches rurales et aux fermes modèles, non content d'abattre des troupeaux de bêtes, vaches ou lamas, qui sont sélectionnées ou croisées avec des races européennes, se sont fait une spécialité de l'assassinat d'ingénieurs et techniciens ruraux : une soixantaine d'entre eux abattus dans les Andes depuis 1980... Interrogations aussi quant au mystère étrange du Sentier, alors que les guérillas sont habituellement avides de contacts avec la presse. Interrogations surtout sur les causes, internes ou externes au mouvement, qui expliquent les succès du Sentier.

Un livre d'autant plus instructif et inquiétant que, même si l'on ne partage pas toutes leurs conclusions, les deux auteurs montrent bien en quoi le phénomène Sentier Lumineux n'est pas lié à une singularité strictement péruvienne... Demain, un, deux, plusieurs Sentiers Lumineux ?

A. C.

ALAIN HERTOEGHE & ALAIN LABROUSSE

Le Sentier lumineux du Pérou
Un nouvel intégrisme dans le tiers monde



Alain Hertoghe & Alain Labrousse
Le Sentier lumineux du Pérou
Un nouvel intégrisme dans le tiers monde
La Découverte, 1989, 242 p., Frs 28.90

À Satan, à ses pompes et à ses versets...

Soyons francs : je m'étais dit, Rushdie, c'est mode, donc je lis. Mais, pour faire chic, je ne lis pas les *Versets*, mais un roman choc.

Sur le champ, je m'en vais donc acheter *Les Enfants de Minuit*, opuscule commis par le brave journaliste en 1981, et ayant bénéficié du Booker prize, sorte de Goncourt anglo-saxon.

Et, surprise, je découvre non pas un bon livre, mais un excellent roman sur la fondation de l'Inde, vaste fresque picaresque digne des meilleurs moments de Garcia Marquez.

Imaginez le héros : né à minuit pile, le jour de l'Indépendance de l'Inde, et ceci comme 581 bébés, tous uniques, mais tous possédés de quelque mystérieux don. Celui du héros (hormis le don d'un fabuleux appendice nasal) ? De pouvoir s'immiscer dans les pensées les plus secrètes de tout le monde, et notamment de sa famille ou de la (terrible) Veuve : Indira Gandhi.

Entre Pakistan et Inde, entre islam et bouddhisme, entre songe et réalité, ce roman de Rushdie nous transporte dans des univers inconnus, fous, bariolés, tristes mais parfois pleins d'espoir. Il nous donne à voir des images inoubliables, un personnage étonnant et des situations à la mesure de ce qu'a été la fondation de l'Etat indien.

A lire, absolument.



Salman Rushdie
Les Enfants de Minuit
Livres de Poche, 671 p., Frs 15.20

Seul l'abonnement à L'ADISTINCTION vous autorise à vous dire distingué

Frs 15.- au CCP 10-220 94-5

Fin de notre feuilleton littéraire : Pas terrible, terrible

Ce feuilleton était un concours. L'auteur se voyait imposer une contrainte. Celui ou celle qui découvrirait la contrainte gagnait un splendide abonnement gratuit à *La Distinction* et le droit imprescriptible d'écrire le chapitre suivant (avec une autre contrainte, bien évidemment...).

La contrainte de l'épisode précédent était de placer au moins deux accents circonflexes par phrase. La consigne de cet épisode est de terminer le feuilleton. Dès le prochain numéro, un nouveau concours !

Résumé des épisodes précédents

T., appelé aussi Théo de Mafou, est un baroudeur qui vend des armes, en particulier au Moyen-Orient. Enfant de Rimbaud et de Gnesso, il vogue de pays en pays, car sa destinée le poursuit : tuer Marlène de Mafou (sa sœur) près d'un bord d'eau sale d'une balle bien ajustée, afin que nul autre ne puisse mêler son eau de Cologne à la sienne.

Marlène aime Jimmy, à la folie. Leurs baisers brûlants enflamment les esprits, mais leur chemin est pavé d'embûches : le très international(e) Théo est sur leur route. Une première fois, il tente de les assassiner : en vain. Une deuxième fois, il transperce Jimmy... qui s'en sort de justesse. Marlène et Jimmy décident de se venger. Ils se retrouvent sur un bateau et fomentent un plan diabolique (mais simple comme l'alphabet) pour tuer l'infâme Théo de Mafou, en route vers la Suisse. Le plan échoue, lamentablement, dans un département français.

Théo de Mafou, toujours entre une ville européenne et une autre, court cependant de grands risques. D'abord, il manque de se faire assassiner dans un train, sans arriver à se souvenir de ce qu'il a bien pu dire à Sophie (qui travaille au PTT). Ensuite, il se fait descendre d'un coup de calibre 9 mm par des complotiers helvétiques qui l'avaient voulu doubler en emportant l'argent sans livrer les assommoirs à répétition du regretté Emile Zola. Jimmy se tire vers la terre d'Exopotamie et Marlène est jetée en prison pour des raisons obscures. Elle s'ennuie de Jimmy. Heureusement, elle réussit à s'échapper aux côtés d'une catcheuse : La Bémou dont les mésaventures auraient fait pleurer Peau d'Ane.

Elles se trouvent nez à nez avec Jimmy, revenu on ne sait pourquoi. Après une discussion cordiale, il tire de sa ceinture un revolver et tue La Bémou de trois balles dans sa tête en effort d'accent circonflexe. Puis, il finit son chargeur sur le chemisier blanc de Marlène, qui s'étale de tout son long sur la table, la tête sur le reste de tarte aux mûres.

Chapitre douzième

— Elle était belle, la table blanche, avec son napperon... D'autant que Marlène avait le sang chaud, et qu'une petite brume s'élevait dans le matin frisquet. Dieu ! C'était poète...

— Et l'autre, Jimmy tu te souviens ?

— Il devait être bougrement nase. Parce qu'à peine il voit Marlène s'effondrer qu'il se met à menacer tout le monde en hurlant : «De l'eau sale ! De l'eau sale ou j'en descend une douzaine !»

— Même que le serveur, il ne savait plus où se mettre. Tu vois la réputation de l'endroit si ça venait à se savoir que le Pastis c'était de l'eau sale !

— Après, ce con de Jimmy, il crie encore quelque chose que j'ai pas bien compris mais qui a réussi à effrayer les chouettes du parc !

— Cologne !

— C'est ça !

— Jimmy, ça lui était complètement monté à la tête cette histoire de T. A tel point qu'à peine de Mafou était refroidi qu'il s'est senti comme chargé de mission.

— Oo7 mon cul ! Il a surtout senti qu'il pouvait se faire du blé chez les Suisses, à condition se supprimer la Mata-Hari locale, Lily Marlène...

— Ça lui a en tous cas permis de récupérer les assommoirs à répétition qu'étaient collés dans son corsage... et de les vendre aux Suisses qui l'ont pris pour Théo de Mafou, à cause de son crime.

— Comme quoi l'amour, face à l'argent...

Epilogue

On avait passé Palézieux et le petit train toussotait. Régulièrement.

Jimmy n'aimait pas ça. Ça lui rappelait des mauvais souvenirs, d'une lame glacée dans son dos, d'idées qui refusaient de se mettre en place, de cet obscur employé des postes...

Le train était maintenant dans un tunnel. Jimmy se sentait mal à l'aise. En sortant, son attention fut d'abord retenue par les Alémaniques qui jetaient leurs billets de retour des fenêtres du train, suivant par là une coutume ancestrale qui, selon la légende, avait mené Franz et Jean aux plus hautes destinées.

Soudain, il remarqua la personne assise en face de lui. Son sang ne fit qu'un tour :

— Marlène ! Mais je te croyais...

— Morte ? Eh non, mon minet. Ils ont réussi à retirer la balle. Tu m'as raté !

— Mais alors, les Suisses...

— Ça, t'inquiète pas, il m'ont engagée pour te suivre et vérifier que tu faisais bien toutes les livraisons.

— Et ?

— Et je suis là. Mon cœur est blessé, mais il t'appartient toujours.

— Tu te rappelle notre premier baiser.

— Comment l'oublier ?

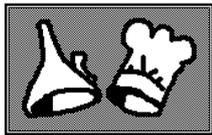
— On essaie de nouveau, pour voir ?

— D'accord, mais alors plus cochon !

— Ça marche !

Et c'est ainsi que fut conçu Théo, premier enfant de l'idylle mouvementée de Jimmy et Marlène. Ma foi...

J.-P. T.
(Fin)



Toqué, le Chef

L'AMOUR EST UN BOUQUET DE COURGETTES

En principe, on compte 100 grammes de pâtes fraîches par personne pour une entrée ou un accompagnement. Mais si on a invité des goinfres à souper, on fait bien d'augmenter un peu la dose. Par personne toujours, une petite courgette (non pelée) qu'on débite en tronçons, style frites. Enfin, on a pris soin d'acheter un joli bouquet de fleurs de courgettes que l'on coupe en rondelles (fines). On peut en profiter pour faire un coup double : on offre d'abord à sa copine un joli bouquet de fleurs de courgettes («Chéri, quelle idée originale...»), puis, sous un prétexte quelconque (on n'a pas de vase, ces fleurs vont finir par se faner, la vie est dure, etc.), on l'emmène à la cuisine où on l'immole sur l'autel de la gourmandise (le bouquet de fleurs de courgettes, pas la copine !).

On porte à ébullition une (grosse) marmite d'eau salée et légèrement huilee. On y jette d'abord les tronçons de courgettes, puis les pâtes, puis les fleurs. On cuit rapidos (2-3 minutes env.), on égoutte soigneusement. Puis on met le tout dans un plat. On verse dessus une bonne rasade d'huile d'olive froidement pressée et un peu de sauge. On décore d'une fleur de courgette entière pour faire joli, et on mange.

Le Maître-coq

RECTIFICATIF

Une lectrice attentive nous demande si dans notre dernière recette (le filet de porc caramélisé) nous n'aurions pas oublié le sel : la réponse est oui.